

OU VONT L'URBANISME ET L'ARCHITECTURE AU MAROC ?

(A propos des Médinas)

par

JEAN HENSENS

Dire de quoi seront faits l'urbanisme et l'architecture de demain au Maroc serait hasardeux. Selon les trajectoires prises, l'espace et le peuplement urbains auront doublé dans 20 ans, quadruplé dans 30. Ainsi, à ce moyen terme, ce qui est aujourd'hui ne comptera plus pour beaucoup.

On pourrait spéculer sur l'avenir en se référant à un passif de dynamique collective et de changement technologique de deux à trois générations d'âge, et projeter imaginativement ces tendances dans le futur. L'espace d'identité culturelle musulmane est passé dans ce laps de temps de 100 % à 35 % environ du parc d'habitat urbain (rapport au total d'espace construit produit sans intervention des concepts technologiques européens), cependant que le parc urbain croissait en quantité dans le rapport de 1 à 13 (1900-1971). Mais cette technologie intégrée est restée bloquée à son stade préindustriel pour les médinas anciennes, et elle a rétrogradé pour ses applications plus modernes en secteurs d'habitat urbain dits « spontanés ». Ceci ne lui a accordé aucune compétitivité sérieuse face au modèle d'urbanisme et d'architecture dominant.

Dans cette projection, les espaces bâtis au Maroc seraient assez généralement européanisés ou occidentalisés, moins riches et moins assurés, moins sophistiqués aussi que dans leurs centres de conception, pour la généralité, et encore relativement locaux et artisanaux pour leurs matériaux de gros oeuvres. Quelques vestiges de villes musulmanes seraient peut-être devenus définitivement Monuments Historiques (au sens propre de reliquats stérilisés), dans 20 ou 30 ans, qu'on visiterait en touriste comme on visite le Mont Saint-Michel en Bretagne.

Mais cette perspective reste hasardeuse, bien qu'elle prenne en compte la poussée réelle du mouvement passé, et qu'elle projette

également les orientations et les aptitudes des techniciens de l'espace social, formés aux pratiques européennes (la technique n'est pas la science), pour la production de l'urbanisme et de l'architecture. Elle est hasardeuse en raison du volume prévisible de la croissance urbaine et, surtout, de la nature technologique de cette croissance au niveau de l'usage ou de l'habitant, qui pourraient se révéler assez puissants pour parvenir, à l'échéance, à annuler l'actuelle tendance.

Les éléments du problème ne permettent pas d'affirmer qu'il ne se produira pas, dans la mutation en cours, un seuil d'intolérance collective du côté des masses néo-urbaines usagères de l'espace social, et un essoufflement de la trajectoire quantitative du côté de la production spatiale du modèle occidental. Les prévisions quantitatives de la croissance urbaine et, notamment, la rapidité des changements de concepts sociaux et culturels, collectifs qu'elles impliquent rendent plausible telle hypothèse (les aspects technologiques de l'espace social sont du domaine culturel collectif, ils sont une donnée de l'aménagement et de l'adéquation espace-société).

Les politiques d'urbanisme et d'architecture portent sur l'organisation du passage d'une forme de société à une autre par la forme physique de l'espace bâti collectif, en plus des prévisions quantitatives. Passages de quoi vers quoi? De quoi? on le sait, c'est l'actualité, ou plutôt on peut le savoir car la définition de ce qui est peut être subjective. Vers quoi? on ne sait pas bien, encore moins bien. La réponse dépend des besoins et des moyens du milieu, et des techniciens chargés de cette responsabilité globale, bien évidemment. Mais elle dépend aussi, et probablement de plus en plus, des usagers de cette production, c'est-à-dire du « Comment » cet espace produit va pouvoir exister socialement (une forme n'existe qu'à partir du moment où elle est habitée, en urbanisme et en architecture). Où se situeront demain les forces dominantes qui décideront des orientations technologiques, culturelles, économiques, sociales ou politiques, de l'architecture collective et de l'urbanisme? Y aura-t-il convergence, comme il est souhaitable, des orientations technologiques de la production avec celle de l'usage collectif des produits, pour l'espace bâti comme pour les idées et autres objets sociaux? Les besoins de reculturer l'architecture marocaine semblent déjà se préciser au niveau de la production de l'espace.

Telle qu'elle se présente maintenant, la question des médinas est devenue essentiellement une affaire de taudification du parc ancien et paupérisé de l'habitat urbain précolonial. Le modèle domi-

nant d'habitat et d'urbanisme, d'origine coloniale, à fait souche au Maroc (villes « doubles », européennes, villes nouvelles), et s'y est développé. Ce modèle bâti s'est marocanisé par le peuplement (départ des Européens) et par les techniciens formés aux techniques européennes succédant à l'assistance technique étrangère (la technique comme toute pratique préconçue est agent de diffusion culturelle ; les sciences abstraites sont plus neutres culturellement). Le parc ancien taudifié fait partie de l'ensemble typologique multiforme du sous-habitat urbain dont l'existence procède pour une large part d'excès de la spéculation immobilière et foncière, en plus du conflit de modèles de vie urbaine collective, et à la faveur de la rapidité de l'urbanisation.

Les citadins qui se sont installés dans les villes nouvelles ont laissé la médina ancienne en location à de plus pauvres qu'eux et aux immigrants ruraux. Ce transfert originel renforcé par les mesures de blocage technologique des villes anciennes amorçait un lent processus de taudification (l'accueil urbain de l'émigration rurale a commencé par les médinas ; il est partagé aujourd'hui entre médinas, bidonvilles, douars urbains et lotissements spéculatifs du plus grand nombre). Certaines médinas qui continuèrent à exercer des fonctions de Centre-ville purent limiter par ce biais les effets physiques de la paupérisation de leur espace bâti. Mais la croissance urbaine globale eut vite débordé des anciennes médinas, à l'intérieur du nouveau modèle d'urbanisme et d'habitat urbain.

Les populations qui se sont installées dans le nouveau modèle urbain s'en sont bien accommodées. La part de celles-ci qui a changé d'habitat et de modèle urbain par choix, s'y est pratiquement identifiée. La dynamique de développement et de progression technologique de l'habitat et de l'espace bâti (interne à l'habitat pour l'essentiel : pouvoir d'achat, décision et initiative, animation, etc) a quitté la médina ancienne pour la ville nouvelle avec les habitants qui détenaient ces pouvoirs collectifs. Il s'est ainsi agi, dans l'évolution de l'espace habité, moins d'une progression et d'un perfectionnement technologiques des acquits urbains historiques (la médina), que d'un changement de modèle urbain, d'un remplacement de l'ancien (et par conséquent de son abandon) par le nouveau acquis en héritage de la colonisation européenne (celle-ci ayant été conséquente avec elle-même en bâtissant européen et en développant sa politique d'assimilation jusque par l'habitat et l'urbanisme).

Aujourd'hui, si la ville nouvelle s'occupe de la médina, c'est aussi pour des raisons qui sont propres à la ville-nouvelle (l'orien-

tation conservatrice, genre ville-musée trouve son origine hors de la médina ancienne, et elle est d'application depuis 50 ans). Si réellement le patrimoine culturel que la ville ancienne représente encore était considéré comme vivant et touchait profondément la population et les organes décisifs des villes-nouvelles, pourrait-il se concevoir que ceux-ci puissent s'accommoder d'un autre habitat, et n'auraient-ils pas déjà conçu pour eux-mêmes et par leurs techniciens, la version actuelle (perfectionnée et développée technologiquement s'entend) de l'habitat et de la ville musulmans. Ne se seraient-ils pas affranchis de la part culturelle de l'urbanisme et de l'architecture européens ?

Comment préjuger de ce qu'il adviendra de la ville dans son histoire future, en dépit des tendances formelles ? Il reste vraisemblable que la reculturation générale et unificatrice de tout l'espace habité se développe et se produise avec la croissance urbaine (c'est le sens de l'histoire que se produise une réunification culturelle et technologique après la réunification de peuplement dans les villes).

Les raisons et l'utilité de l'aménagement des villes anciennes ne sont-elles qu'extérieures aux habitants de ces espaces, tenant plus du cadre physique que de la vie qui s'y déroule : objets-souvenirs à embaumer, objets-marchands de consommation touristique à commercialiser, sols urbains à rentabiliser, protection, sécurité et hygiène civiles intéressant toute la ville, etc. et jusqu'au formalisme esthétique. Pour ces objectifs, en effet, les procédés européens de rénovation urbaine sont transposables ici (il y en a toute une panoplie). Mais les habitants existent. Il s'agira par conséquent, avant tout de concevoir les moyens de sortir la masse de population trop pauvre hors de l'espace à rénover. Puis il faudra encore que la population plus aisée y trouve assez d'avantages et d'intérêts pour réintégrer à demeure l'ancien modèle reconverti.

Les experts techniques auront beau discuter sur l'étiquette à coller au remède à administrer aux médinas : conservation, rénovation, réhabilitation, etc, il n'en demeurera pas moins qu'il s'agit d'un problème général de sous-habitat, et qu'il s'agit d'abord d'habitants (une identité culturelle, c'est quelque chose que les habitants portent en eux, qui est vivant et qui se déplace avec eux. Les pierres inhabitées sont d'une culture morte). Il convient de rappeler que la plupart de ces remèdes ont déjà été administrés aux médinas, par le passé et à doses variées. Ces diverses pratiques techniques les ont façonnées à leur aspect actuel.